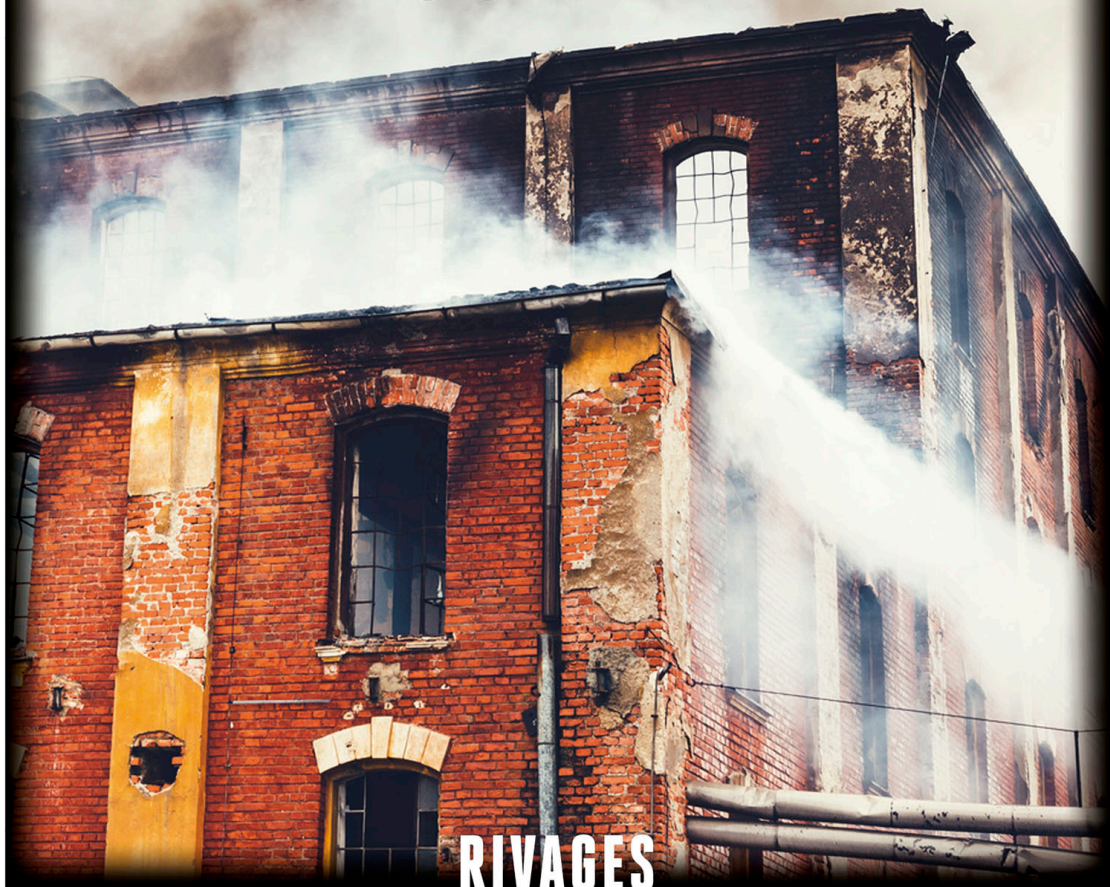


CHRISTIAN ROUX

*QUE
LA GUERRE
EST JOLIE*



RIVAGES

Une ville moyenne, située à une heure de Paris. Un passé ouvrier, comme en témoignent les bâtiments de l'usine, aujourd'hui désaffectée, et la « cité jardin » où logeaient les salariés. Aujourd'hui le maire a de grandes ambitions pour sa ville : réhabiliter le quartier et transformer les maisons ouvrières en un ensemble résidentiel haut de gamme. Or les habitants ne l'entendent pas de cette oreille. A commencer par Elise, qui attend un enfant et n'a aucune intention de déménager. Quant aux artistes qui ont investi l'usine, ils veulent la transformer en lieu de création. Comme si le maire et les promoteurs allaient se laisser arrêter par une poignée d'opposants ! Il suffit de les faire déguerpir, et là, tous les moyens sont bons, légaux ou non. Cependant, des grains de sable vont se glisser un peu partout, et tout enrayer...

Comme en temps de guerre, les dégâts collatéraux seront ravageurs.

Christian Roux est pianiste, compositeur et scénariste (*Le Chant des sirènes* qu'il a adapté a reçu le prix du meilleur téléfilm au festival de la fiction TV de La Rochelle). Il a publié plusieurs romans noirs remarquables dont *Braquages* (prix du Polar SNCF), *Kadogos*, *Placards*, et *L'Homme à la bombe*, tous caractérisés par la révolte de personnages qui ne laissent pas indifférent. Il a également reçu le Trophée 813 du meilleur roman francophone pour *Adieu Lili Marleen*, un polar qui mêle la musique et un aspect méconnu de la Shoah.

« Christian Roux est sans doute l'un des auteurs les plus discrets du polar français actuel. Ce qui ne l'empêche pas d'en être l'un des plus intéressants et des plus talentueux. »

Yann Plougastel, *Le Monde*

Du même auteur
Chez le même éditeur

Les Ombres mortes
Kadogos
L'Homme à la bombe
Placards
Adieu Lili Marleen

CHRISTIAN ROUX

Que la guerre est jolie

Collection fondée par François Guérif

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

L'auteur remercie le Centre National du Livre
pour l'aide qu'il lui a apportée à l'écriture de ce roman

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Couverture : © Getty Images

© Éditions Payot & Rivages, Paris 2018

ISBN : 978-2-7436-4262-4

Avec le soutien du



*Ces danseuses surdorées appartiennent à tous les temps
et à toutes les races
Elles accouchent brusquement d'enfants qui n'ont que
le temps de mourir*

Guillaume APOLLINAIRE

ÉPISODE 1

*« Tout le monde vieillit, mon pote, mais
personne sait comment. »*

Squad 9

Le rat tente une nouvelle fois de mordre la main qui le tient. Il n'y parvient pas. L'homme joue avec lui comme il le ferait avec un yoyo. Sitôt que l'animal se contorsionne, toutes dents dehors, pour essayer de se délivrer, son tortionnaire imprime un léger balancement à sa queue, et sa gueule claque dans le vide.

Déjà, quand l'homme l'a sorti de sa cage, le rat a tenté sa chance ; puis quand l'homme l'a trempé dans un bocal rempli d'essence, la queue pincée entre deux doigts ; et une dernière fois maintenant, alors que ses poils grésillent sous la flamme et que l'homme le fait tourner dans l'air avant de le catapulter dans le soupirail d'un immeuble, où le suivent une deuxième torche vivante, puis une troisième ; des rats qui, comme lui, à peine échoués sur la terre battue, se mettent à courir dans tous les sens pour fuir le feu, sans comprendre qu'ils sont eux-mêmes ce feu, qu'ils lui appartiennent, qu'ils en sont le noyau et le combustible ; que ce feu ne vient pas à eux mais qu'eux-mêmes en sont le vecteur, et qu'après les avoir transformés en amas de chair et d'os calcinés, il les abandonnera pour se jeter sur une autre proie.

Ah, Dieu ! Que la guerre est jolie

Richard aime le spectacle qu'offrent ces boules de feu traversant la nuit avant de disparaître par la bouche noire du soupirail. Ça lui rappelle les trajectoires des balles traçantes, ou celles de ces flammes qui luisaient au cul des roquettes, dessinant de parfaits arcs de cercle dans la nuit étoilée avant de s'abattre sur Bagdad.

Que c'est beau ces fusées qui illuminent la nuit
Elles montent sur leur propre cime et se penchent pour
regarder
Ce sont des dames qui dansent avec leurs regards pour yeux
bras et cœurs

Une nuit où les bombes n'ont cessé de pleuvoir sur la capitale mésopotamienne, Hamid, le fixeur irakien de Richard, a cité ces vers. Ce n'était pas la première fois qu'il faisait référence à un poète français, rappelant à Richard que la place occupée par la culture française dans sa vie et celle de nombre de ses concitoyens était grande. « Bien plus grande que dans la mienne », songeait Richard à chaque fois. Et de fait, avant de mettre les pieds en Orient, il n'avait jamais lu Guillaume Apollinaire. Le rire lumineux d'Hamid le lui faisait presque regretter. Son rire, et aussi la familiarité avec laquelle l'Irakien traitait le poète ; comme si, parce qu'il l'avait lu et aimé, alors même que son pied n'avait jamais foulé les terres d'Europe, il avait plus que quiconque le droit de le tutoyer : « N'empêche, il était timbré, ce type. Sa poésie est belle, mais ça (et Hamid désignait les bombes qui écrasaient Bagdad)... Merveilles de la guerre... (il secouait la tête) Les gaz de 14 avaient vraiment dû lui enfumer le cerveau... » Un peu honteux de son ignorance, Richard acquiesçait.

Mais lui aussi trouvait ça joli.

Deux jours plus tard, le corps d'Hamid, mais aussi sa culture, son savoir et sa soif de liberté ont été anéantis par

l'explosion d'une voiture piégée, en plein centre de Bagdad. Bien entendu, Richard ne s'est pas rendu à ses obsèques. Mais en guise de deuil, il a passé une bonne partie de la journée à écumer les étals des libraires de la rue Moutabani – le célèbre marché aux livres de la capitale irakienne n'avait pas encore été dévasté par l'attentat qui, en 2007, ferait la une de la presse internationale – à la recherche d'un exemplaire de Calligrammes. Les jours suivants, il s'est efforcé de le lire dans son entier, lentement, pour en goûter chaque mot. Il s'est longtemps arrêté sur ce qu'Apollinaire avait écrit quelques vers après le passage qu'Hamid avait récité :

Ces danseuses surdorées appartiennent à tous les temps et à toutes les races
Elles accouchent brusquement d'enfants qui n'ont que le temps de mourir

C'est le seul livre de poésie, ou même de littérature, que Richard ait jamais acheté. Et lu. Et aujourd'hui, il n'a aucune idée de l'endroit où ce livre peut se trouver. Oublié dans une gare ? Un aéroport ? Une chambre d'hôtel ? Laisse à une putain qui n'en est pas revenue qu'un mercenaire puisse lire de la poésie (une putain qui ignorait que la guerre et la poésie ont toujours fait bon ménage ; une putain qui croyait que ce livre définissait Richard Deurthe, alors que rien ne ressemblait moins au mercenaire qu'un vers de Guillaume Apollinaire) ? Ou bien jeté dans la tombe de Délivrance, une Congolaise violée et éventrée par quelque faction séparatiste au cours de ces terribles guerres d'Ituri, alors qu'elle venait de fêter ses vingt-sept ans – la seule femme qu'il ait vraiment aimée ?

Soudain très sombre, il balance encore deux rats enflammés et, après avoir fourré dans un grand sac de voyage la cage maintenant vide et le bocal d'essence à moitié plein, il se dirige vers sa voiture, garée à un pâté de maisons de là, dans un coin

dont il pourra rapidement se dégager. Avant de bifurquer, juste à l'angle de la rue, il se retourne et attend de voir s'élever du soupirail une lueur diffuse mais bien vivace. À Bagdad, les roquettes tombaient derrière un immeuble et on se demandait un court instant s'il ne s'était agi que d'un pétard mouillé. Mais bientôt, un halo mouvant, où s'entremêlaient ombres et lumières, illuminait les façades des immeubles alentour, puis on percevait des hurlements, et tout à coup, les sourdes explosions des bouteilles ou des conduites de gaz retentissaient, puis les fenêtres du bâtiment touché cédaient sous l'effet de la chaleur et crachaient des flammes avides d'oxygène. L'odeur de chair brûlée venait alors parachever la scène.

Ici, il n'est pas question de ça. L'immeuble est vide, on le lui a assuré.

Richard hausse les épaules, comme par dépit. Mais ce n'est pas ça, c'est simplement qu'aujourd'hui, beaucoup de choses lui sont égales. Il fait volte-face et poursuit son chemin.

Brahim perçoit des flashes de lumière à travers la peau grumeleuse de ses paupières closes. Il pense tout d'abord qu'il s'agit du faisceau d'une de ces lampes torches que des gamins ou des citoyens plus flics que les flics eux-mêmes viennent régulièrement braquer sur lui pour le faire fuir, l'admonester ou simplement le taquiner. Puis il entend des cris stridulants, et à ses rêves d'alcoolique se mêlent des images de cavalcades, de cocktails Molotov et de CRS brandissant des matraques. Mais bientôt, les cocktails Molotov prennent le dessus. Brahim perçoit vraiment la chaleur qu'ils dégagent, maintenant. Il sur-saute, soudain réveillé. Ses couvertures sont en flammes. Il a d'abord l'idée de s'en débarrasser mais, voyant brûler autour de lui tout ce qui est combustible, il réalise vite qu'elles sont sa meilleure protection. Emmitouflé dans le sac de couchage dont

la fermeture Éclair ne fonctionne plus depuis longtemps, torche brûlante mais pas encore consumée, il se rue dans l'escalier. L'appel d'air provoqué par l'ouverture de la porte favorise la propagation de l'incendie au rez-de-chaussée. Brahim court droit vers la porte d'entrée, heureusement très branlante sur ses gonds. Ses forces sont décuplées par la peur ; il n'a aucun mal à la défoncer d'un coup d'épaule. Il roule-boule ensuite jusqu'au milieu de la rue, où il se débarrasse des derniers lambeaux de couvertures et de sac de couchage fondus.

Au bout de la rue, les pompiers gesticulent dans les phares des camions, tout auréolés de la lumière bleutée diffusée par leurs gyrophares. Ils peinent à se frayer un chemin entre un fossé laissé béant par des travaux en cours et des poubelles qui n'ont pas été ramassées depuis plusieurs jours. Des habitants des immeubles voisins ont ouvert leurs volets. Ils crient au feu. Bientôt, ils sortiront dans la rue, effrayés à l'idée que peut-être leur logement va être touché par les flammes et qu'ils vont devoir l'évacuer. Sans doute, ils rendront Brahim responsable de l'incendie. Ils l'accuseront d'avoir sombré dans un coma éthylique et d'avoir laissé se consumer une bougie, ou quelque chose dans ce genre, et après tout, c'est peut-être bien ce qui s'est passé. Qu'est-ce qu'il en sait ? « Fallait laisser l'électricité », grogne-t-il dans sa barbe avant de prendre la fuite sans demander son reste. Il tourne dans la première rue et court se réfugier dans l'immense et sombre bâtiment de l'usine désaffectée qui trône au milieu du quartier. Là, il déniche un coin laissé inoccupé par les squatteurs. Il s'y love et, pelotonné sur lui-même, retourne à ses cauchemars.

À VENDRE

Il est 18 heures tout juste passées quand Élise, radieuse, quitte l'hôtel de ville de Larmon, au guidon du vélo Gitane qu'elle a acheté dix euros à Emmaüs et qu'elle a retapé pour moins de trente. Sitôt sortie des grands jardins qui entourent le bâtiment public, elle hésite sur le chemin à prendre pour rentrer chez elle.

Soit les bords de l'Aisne, soit l'avenue de la République.

D'un bout à l'autre de Larmon, l'Aisne forme une courbe identique à celle que dessine la Seine au centre de Paris. La mairie trône sur la rive droite, non loin du centre mais franchement dans la partie est de la ville. Le quartier des Mines, où habite Élise, s'étend à l'ouest, sur la rive gauche. La large avenue de la République, qui débute place de l'Hôtel-de-Ville et enjambe la rivière sitôt après sa naissance, vient y mourir après avoir transpercé le cœur de la ville, où elle devient soudain piétonne, forçant les automobilistes à emprunter un dédale de rues en sens unique et les obligeant à se garer dans des parkings aménagés en bordure du « quartier des commerces ». On a pris l'habitude de nommer ainsi le centre-ville à cause de l'enfilade d'enseignes qui occupent les rez-de-chaussée d'immeubles en pierres de taille soigneusement restaurés ; des magasins de vêtements, de chaussures, de cosmétiques, de meubles ou de bibelots, semblables à ceux

qu'on trouve dans toutes les villes de France et d'Europe, excepté une ou deux échoppes tenues par des « créateurs » qui se vantent de proposer des produits « locaux » – mais même ces produits, on se demande s'ils n'ont pas été fabriqués en Asie, en Afrique ou en Amérique du Sud.

Après le « quartier des commerces », l'avenue de la République rétrécit. Les immeubles passent de quatre à trois étages, puis à deux, avant de s'éparpiller dans une zone pavillonnaire étale, où prospèrent des commerces plus utiles à la vie quotidienne – garages, vente et réparation de cycles, laboratoire d'analyses médicales, restaurants chinois, marocain, pakistanaï... mais toujours pas de librairie.

Pour finir, l'avenue vient buter contre l'UV. L'Usine Vinaigrier. Une ancienne fabrique de machines-outils, entièrement construite en briques et pourvue d'une structure métallique que l'ingénieur Eiffel n'aurait pas reniée. Elle domine de sa taille le quartier des Mines, constitué d'anciens logements ouvriers, des maisons mitoyennes d'un étage, en briques elles aussi, qui ouvrent à l'arrière sur un jardin privatif, dans lequel la plupart des occupants cultivent leur potager ; un quartier pensé dans sa totalité par un industriel paternaliste, Étienne Vinaigrier, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Ce « capitaliste humaniste », comme il aimait à se définir, avait confié la conception de l'usine, mais aussi de l'habitat qui la cerne – et qui à l'origine était destiné à la main-d'œuvre –, à un seul et même architecte-ingénieur : Jean de la Riboisière, ancien élève des Mines, école à laquelle il a voulu rendre hommage en nommant ainsi le quartier, ce que lui a volontiers accordé Étienne Vinaigrier. Monsieur de la Riboisière, malgré la particule qui ornaît son nom, et même s'il n'en partageait pas les solutions politiques, était très attiré par les idées marxistes. Et d'une certaine manière, sur le terrain, ces idées se mariaient plutôt bien avec les conceptions sociales-paternalistes d'Étienne Vinaigrier.

Ainsi l'usine et le quartier ont-ils été conçus comme un tout. Boulanger, boucher, cordonnier, bistrot, école, pharmacien, médecin, mais aussi bibliothèque et un petit théâtre... dès le départ, les ouvriers ont pu satisfaire leurs besoins sur place. Plus tard, le théâtre deviendra un cinéma, avant d'être abandonné, comme beaucoup de lieux de culture de proximité en France, puis transformé en un immeuble d'habitations à loyer modéré. À la fermeture du cinéma, le déclin du quartier avait depuis longtemps déjà amorcé sa courbe. Étienne Vinaigrier est mort en 1928. Son fils et unique héritier, Anguerran, était très séduit par les visions managériales des Américains, à savoir que toute gestion d'entreprise a pour unique but d'augmenter la rentabilité de l'appareil productif, mais aussi, et surtout, celle des gains générés par cet appareil. Aussi a-t-il immédiatement diminué de moitié la part de bénéfices destinée au bon fonctionnement du quartier et à l'aide sociale (soins gratuits, dons de fourniture scolaires, attributions de bourses d'études, mise en place de crèches, prise en charge des enfants de parents malades, paiement des jours non travaillés pour cause de santé ou d'accidents du travail, etc.). Sa deuxième action, aux conséquences encore plus désastreuses, a été de faire coter l'entreprise en Bourse quelques mois seulement avant que ne se déclenche la crise de 1929. Sept ans plus tard, en 1936, sans doute parce qu'ils ne trouvaient plus leur compte dans cette gestion, les ouvriers de l'Usine Vinaigrier ont voté la grève. Le quartier des Mines s'est à cet égard distingué par un taux de participation extrêmement élevé. Si l'on n'avait pas peur du ridicule à l'annonce d'un tel chiffre, on avancerait sans grand risque de se tromper celui de 100 %, mais c'est sans doute que les jaunes étaient si minoritaires qu'ils n'ont pas osé se manifester.

À vingt-huit ans, Élise connaît cette histoire par cœur, et elle en est fière. Comme en étaient fiers ses parents et ses grands-parents, tous ouvriers à l'usine, jusqu'à ce qu'elle

ferme définitivement ses portes en 1992, suite à une longue agonie commencée dans les années soixante-dix, quand le capitalisme français a décidé de sacrifier la force de travail et la puissance de production de son pays au profit de ceux qu'il a toujours désignés comme étant ses ennemis jurés : les communistes chinois.

C'est la fin mai, il fait beau et il n'y a pas un poil de vent. Élise opte pour les bords de l'Aisne. Récemment aménagés, ils accueillent plus de monde qu'auparavant. Des sportifs font leur jogging, des lycéens fument leurs premières cigarettes, des mamans remballent le goûter qu'elles sont venues prendre avec leurs enfants, assises sur des couvertures posées à même la pelouse ou sur les bancs de bois disséminés en plusieurs endroits, à l'ombre de marronniers centenaires. Élise roule tranquillement, profitant de la vue, de l'air tiède, de la quiétude de l'atmosphère ; de la joie d'avoir remporté le morceau, aussi. À tel point qu'arrivée aux Mines, elle est encore plus frappée que d'habitude par l'état d'abandon dans lequel végète son quartier. Trottoirs défoncés, goudron crevassé et constellé de nids-de-poule, façades d'immeubles noires de crasse... Une vague odeur de pourriture règne par endroits. Sous prétexte que certaines venelles sont trop étroites pour que puissent s'y faufiler ses camions, Prop'eco, l'entreprise de ramassage des ordures ménagères qui a raflé le contrat lorsque la ville a « ouvert les services à la concurrence », n'y passe plus.

Trois voies plus larges subissent un sort identique, mais sous un autre prétexte : des travaux de voirie, commencés depuis plusieurs semaines, sont restés en plan. Ça fait bien une dizaine de jours qu'on n'a pas vu un seul ouvrier sur les chantiers. Ces voies sont transpercées de loin en loin et de grands trous, dont le public n'est tenu à l'écart que par des

bandelettes en plastique striées de rouge et de blanc, interdisent aux véhicules à quatre roues de se faufiler.

C'est dans une de ces rues qu'a brûlé un immeuble, la veille au soir. Toute à sa hâte d'annoncer à Marc l'excellente nouvelle dont elle est porteuse et encore sous le charme du chemin qu'elle vient de parcourir, Élise avait oublié le drame.

D'une humeur plus renfrognée, elle s'arrête à la boulangerie. Un panneau collé à la vitrine indique que le magasin fermera bientôt ses portes. À peine entrée dans la boutique tout embaumée de l'odeur chaude de la fournée du soir, Élise demande à la boulangère s'il est arrivé quelque grave événement, un ennui de santé ou autre, l'obligeant à partir.

La marchande, une femme replète, âgée d'une cinquantaine d'années, dans laquelle on aimerait mordre tant elle semble péter le feu, se montre rassurante :

– Pas du tout. Mais on nous a fait une proposition très intéressante, et comme on s'est toujours dit, avec mon mari, qu'on descendrait dans le Sud, on a vu là l'occasion.

– Mais il y aura une autre boulangerie ? Je veux dire... les prochains propriétaires sont bien des boulangers, non ? Sinon la mairie n'aurait pas autorisé cette vente ?

Un retraité, à qui c'est le tour d'être servi, marque un signe d'impatience. La boulangère en profite pour faire diversion.

– Oui, monsieur, votre pain sans sel est prêt... je vais vous le chercher.

À son retour, elle fait mine d'avoir oublié la question, mais Élise la rappelle à l'ordre.

– Alors, ces nouveaux boulangers... Vous les avez rencontrés ? Ils sont sympas ?

Sans attendre la réponse, le retraité paye et sort. Dans un geste d'impuissance, la boulangère lance ses deux bras en l'air et les laisse retomber le long de son corps.

– Désolée, mademoiselle Santon, mais je ne peux pas vous dire. En fait, c'est la mairie elle-même qui a acheté.

Et croyez-moi, au prix qu'elle l'a fait, on pouvait pas refuser. Quand on voit l'état dans lequel est le quartier, maintenant... Et cet incendie hier, vous avez vu ça ? Heureusement, l'immeuble était vide. Et les pompiers ont réussi à passer. Mais vous imaginez, si les maisons voisines avaient été touchées par le feu ?

La boulangère secoue la tête d'un air définitif.

– Non, c'est plus vivable, ici... Vous désirez quelque chose ?

Squad aime son son. Il traverse Larmon au volant de sa Mercedes 280, un modèle de 1969 qu'il chérit à peu près autant que sa Stratocaster, née la même année que sa voiture, en écoutant à fond le dernier mix en date de son tout nouvel album, *Dix visions*. Un genre d'électro-pop-funk soft mais énervé quand même... dur à définir, quoi. Un mélange de Rage Against the Machine, des Pink Floyd et de Portishead – qui sont eux-mêmes un mélange d'un tas de styles pas toujours si facile à définir. Que des vieux trucs, ouais, mais Squad préfère se référer aux maîtres qu'aux élèves. Pour la scansion, il ne sait pas trop. Il est retombé récemment sur un vieux disque de MC Solaar et il s'est rendu compte que les Grand Corps Malade, Abd al Malik et autre Stromae couraient un bon millier de kilomètres derrière lui. Côté musique, velouté, flow, ambiance et tout ce qui est son, c'était indéniable. Côté paroles, le slameur solaire n'était pas des plus violents – à côté d'Akhenaton, il n'y avait pas photo – mais c'était un poète. Et si ses propos n'étaient pas politiques, au moins ils n'étaient pas lestés de kilotonnes de paroles lénifiantes, distillant une morale à faire mourir d'ennui une congrégation de bigotes assermentées, à l'instar des trois zigotos précédents. Merde, ça fait quinze ou vingt ans qu'il ne s'est *rien* passé en musique ;

quant à la dernière révolution, elle a bien cinquante ans... enfin, pas tout à fait, il y a le rap aussi... presque quarante ans tout de même... Heureusement, Squad 9 va bientôt défrayer la chronique. Son vrai nom, c'est Sirian Bakali. Squad, c'est un mélange de « squal » – requin –, de « squat » – où il vit – et de « quad » – pour le côté tout terrain. Et 9, parce que neuf. Pas vieux, quoi, mais un peu néo tout de même.

Il arrive aux abords du quartier des Saisons vers 18 heures. Érigé au nord-est de la ville dans les années soixante, coincé au bout d'une ligne de bus à faible roulement, entre un échangeur d'autoroute et le pont du TGV, ce quartier est constitué de quatre barres de sept étages – Automne, Hiver, Printemps, Été – agencées de telle manière qu'elles évoquent les quatre murailles d'un fort, ou d'une prison, mais une prison percée à chaque angle, tout de même ; quatre angles comme autant de sas contrôlés par des mômes de onze à quinze ans, qui opèrent une surveillance continue, suivant leurs heures de permanence au collège – leur assiduité aux cours est une chose sur laquelle leurs chefs, Kofi et Simon, ne transigent pas –, ce qui rend l'accès au quartier difficile à tout étranger, et notamment à la police. Exactement le genre de coin où Squad aurait pu naître, mais il a eu la chance de grandir dans un H.L.M. du IX^e arrondissement de Paris (ce qui explique aussi en partie son nom de scène). Beau quartier mais famille pourrie. On ne peut pas tout avoir.

Il ralentit et se gare à l'extérieur des Saisons – ou de la cité, comme on dit aujourd'hui, comme si le reste de la ville ne méritait plus cette appellation, l'agora ne désignant plus en général qu'une salle polyvalente délabrée –, près de l'entrée sud. Un gamin de douze ans s'approche de lui, cigarette au bec. Squad lui dit ce qu'il cherche. Le gamin part en courant et deux minutes après, un adolescent s'approche de la Mercedes d'un pas chaloupé.

- Toujours ta putain de vieille caisse ?
- Yo, Karim. Eh oui.

- Elle suce à mort, non ?
- Moins que ta mère.
- Connard. La tienne s'est fait refaire les dents pour en avaler deux. Dix grammes, c'est ça ? Paraît que ça a cramé chez toi.

Les répliques sont balancées les unes après les autres, sans intonation particulière, comme un rite de passage obligé.

- Ouais. Le quartier devient vraiment merdique. Tu me les fais à combien ?

– Toujours moins merdique qu'ici. Cent sacs.

- La vache... il est toujours aussi blindé de mercure, ton teuch ?

– Si t'es pas content, t'as qu'à te mettre au jardinage.

- C'est ce que je vais faire. D'ailleurs ça se fait de plus en plus. On n'obtient que de la beuh mais au moins, c'est du bio. Si vous continuez comme ça, votre marché va se casser la gueule, les mecs... Allez, donne-moi ça en attendant. Je fête la fin de mon album.

– Trop bien. T'as un distrib' ?

– Pas encore, mais quand ils vont entendre ça...

- Dommage que tu sois pas des Saisons. Kofi et Simon pourraient te produire... Tu veux que je leur en parle ? On sait jamais, si ils kiffent...

– Ils font pas que du rap ?

Karim marque un temps d'arrêt et toise Squad.

- Ben et toi, tu fais quoi ? Tu fais pas de la musique de renoi ?

– Faut que tu te mettes à l'histoire, mon pote. Le jazz, le rock, le funk, la soul, le disco, le rap... toutes les musiques sont des musiques de « renoi », comme tu dis. Y a que Beethoven et sa clique qui échappent à notre sphère d'influence... et la chanson française, mais la chanson française, c'est pas de la zique, c'est du prêche. Moi, je fais de l'électropop-funk.

– C’est quoi, ça ? De la musique de pédé, comme ils aiment dans *Les Inrocks* ?

– C’est peut-être de la musique de pédé, mais au moins, je fais pas de la comédie de merde en short, comme cette tapette de Starr...

– Starr, il est has been.

– C’est le rap qu’est has been. Trente-cinq ans, c’est l’âge des vieux.

– Ah ouais ? Et la pop, ça remonte à quand ?

– C’est pas pareil. Passé cinquante ans, tu rentres dans les classiques. C’est comme les films. Ceux des années quatre-vingt, tout le monde dit qu’ils sont datés. Mais les vieux en noir et blanc, on appelle ça des chefs-d’œuvre. Ou alors on les a oubliés. Tout le monde vieillit, mon pote, mais personne sait comment.

Il démarre sur les chapeaux de roues, faisant crisser ses pneus dans un demi-tour qu’il aurait aimé effectuer en réalisant un tête-à-queue, mais en vain.

Richard Deurthe, garé à cent mètres de là au volant d’une BMW X6, laisse tomber ses jumelles et passe ses mains dans les quelques poils en brosse qui lui poussent encore sur le caillou et qu’il s’obstine à teindre en noir. Puis il attend que la Mercedes soit passée à sa hauteur pour démarrer à son tour.

Au terme de son parcours, Élise est beaucoup moins guilletterette qu’elle ne l’était à sa sortie de l’hôtel de ville. Et le camion de déménagement garé devant sa maison, toutes portes ouvertes, n’est pas pour lui remettre du baume au cœur. Chaque maison est constituée de deux appartements ; un au rez-de-chaussée, un autre à l’étage. Donc, si ce n’est pas Élise qui déménage... Manquant de buter dans un manutentionnaire aveuglé par son chargement, elle franchit le portillon, un

peu hébétée, et pose son vélo contre l'escalier extérieur. Passé trois marches, il dessert l'appartement du rez-de-chaussée et continue ensuite jusqu'au sien. Élise s'arrête devant la porte d'entrée de ses voisins et, bien qu'elle soit ouverte, y toque énergiquement.

– Valérie ?

Une voix répond depuis le fond de l'appartement.

– Je suis là ! Entre !

Deux déménageurs, lestés d'un lourd canapé, manquent de bousculer Élise. Elle les esquive et marche, comme illuminée, jusqu'à la chambre où une jeune femme en T-shirt et pantalon de survêtement, assise sur un sommier dépourvu de matelas, trie des vêtements avant de les enfourner dans un carton.

– Valérie... Qu'est-ce qui se passe ?

Valérie, sans interrompre sa tâche, répond presque abruptement :

– Quoi, qu'est-ce qui se passe... ça se voit, non ?

– Vous déménagez ?

Plissant les yeux, Valérie se concentre d'abord sur l'étiquette d'un pull qu'elle tient tendu droit devant elle, comme si des informations capitales y étaient inscrites. Puis, d'un geste qui trahit une certaine fatigue mais aussi un certain agacement – Élise comprendra bientôt que c'est de la honte –, elle laisse tomber ses poignets sur ses genoux et dit dans un long soupir :

– Je sais, j'aurais dû te prévenir. Il était convenu que si on vendait, on vous en ferait part en premier, mais les choses sont arrivées si vite et de façon si inattendue que... de toute façon, ça n'aurait pas été possible.

– Mais tu savais que j'y tenais... Avec le bébé, on va manquer de place et... Qu'est-ce que tu veux dire par « ça n'aurait pas été possible » ?

– On nous a fait une offre très vite. Une grosse offre.

– Je ne vois pas en quoi ça t’empêchait de m’en parler avant. Si des gens vous ont fait une offre, c’est qu’ils étaient au courant de votre intention de vendre... Nous, on ne l’était pas.

Valérie s’énerve.

– Et alors ? Ça aurait changé quoi ?

Élise se sent très fatiguée. D’un côté, elle a envie de répondre que ça aurait changé qu’au lieu de perdre une voisine et une amie, elle n’aurait perdu qu’une voisine. De l’autre, elle a envie de comprendre ce qui se passe, et ce n’est pas en braquant Valérie qu’elle va y parvenir. Une sensation sourde l’envahit, celle que son monde s’écroule, et elle ne sait soudain plus trop à quoi se raccrocher. Elle pâlit, sans doute, parce que Valérie se lève brusquement et la prend par les épaules.

– Élise ? Ça va ?

Élise lui sourit tristement. Elle pose ses mains sur son ventre, comme si sa défaillance pouvait s’expliquer par sa grossesse, et Valérie se fait plus douce.

– Écoute, je sais, c’est pas terrible, mais voilà : nous aussi on voudrait faire un enfant. Il n’est pas en route mais on savait que tôt ou tard, il nous faudrait partir d’ici parce qu’on aurait le même problème d’espace que vous. Oh, tout ça était en l’air, rien n’était décidé... Mais un soir, il y a de ça un mois, un type est venu nous rendre visite. Jean-Louis l’avait croisé dans la rue, quelque temps auparavant... Tu l’as peut-être déjà vu ? Un type assez fort, engoncé dans un imper, avec un centimètre de cheveux sur le caillou... Richard Deurthe, il s’appelle... Non ? Ça te dit rien ? Bref, il nous a demandé à brûle-pourpoint si on voulait pas vendre. On s’est regardés, surpris, et on a dit que oui, peut-être, pourquoi pas. Et là, le mec nous a annoncé tout de go qu’il était prêt à acheter notre appartement un tiers de plus que sa valeur. Prenez le temps de le faire expertiser, qu’il a dit... Je prends le prix le plus fort

et je rajoute trente pour cent... Franchement, Élise, tu m'aurais acheté mon appartement un tiers de plus que sa valeur ? Il aurait fallu que je te fasse réfléchir à ça ? Que tu passes des soirées entières à voir si tu pouvais t'en sortir en raclant tout ce que vous avez à la banque, et tout ça pour vous rendre compte au final que vous pouviez pas vous aligner ?

« J'ai préféré me taire. Et le temps passant, j'ai plus rien osé dire... C'est pas brillant, je sais, mais c'est comme ça...

Les yeux dans le vague, Élise demande :

– Tu pars quand ?

– La vente s'est faite super vite... par le notaire du type... c'était la condition.

– Et le délai de la mairie pour la préemption ? En général, ça prend deux mois !

– Deux mois, c'est quand elle ne répond pas. Là, elle a fait savoir très rapidement qu'elle n'était pas intéressée... On s'installe demain chez mes parents. Mais on pourrait passer ce soir, avec une bonne bouteille...

– Je préférerais pas.

Élise se détourne et traverse le salon en songeant aux aménagements qu'elle avait imaginés avec Marc. Elle fixe l'endroit du mur qui aurait vu descendre l'escalier reliant les deux appartements pour n'en faire qu'un et se dit que oui, décidément, c'était une bonne idée de le mettre là. Arrivée devant sa porte après avoir grimpé les marches une à une, d'un pas plus lourd que ne l'exigeait son état, elle fouille dans son sac à la recherche de ses clés.

Elle n'a pas le temps de les trouver. Le battant s'ouvre en même temps qu'une détonation retentit. Marc se tient devant elle, une bouteille de champagne à la main. Marc, le beau Marc. Cheveux bruns, yeux bleus, encore toute la vitalité d'un garçonnet et aussi parfois, hélas, la mentalité... mais qui a le don, d'un seul éclat de sa gaieté, d'éclairer toute chose sous un jour positif. Et Élise ne peut faire autrement

que lui rendre son sourire. Après tout, il est chouette, leur petit nid. Avoir toute la maison à eux ne les aurait-il pas fait vieillir un peu vite – s’embourgeoiser, auraient dit certains de leurs amis ? Elle laisse tomber son sac, se saisit de la bouteille de champagne pour la poser sur le meuble d’entrée, commence à déboutonner la chemise de Marc de sa main gauche et plonge la droite dans son pantalon. Pouvoir faire l’amour sans capote et sans se demander à combien de jours des règles on est, voilà un des rares privilèges de la grossesse – celui qui consiste à pouvoir profiter des mêmes avantages que les handicapés dans les transports en commun, quand ça se verrait vraiment qu’elle est enceinte et que baiser ne serait plus qu’un souvenir, arriverait bien assez tôt.

Au moment où ses doigts atteignent les couilles de son homme, Marc arrête son geste et chuchote :

– Stop, merde, on n’est pas seuls !

Élise ôte brusquement sa main du pantalon de Marc, comme si elle s’était brûlée au contact de son sexe. Elle aime sans compter et sait se livrer sans pudeur, mais ne se laisse aller à quelque effusion que dans la plus stricte intimité. Elle demande, déçue :

– Qui est là ?

Une voix chantante retentit :

– Moi, mon pote !

– Squad ?

Le Noir attrape la bouteille et commence à remplir les trois verres qu’il tient d’une seule main, en serveur virtuose qu’il est.

– Yeah ! On a plein de choses à arroser ! Un jour comme aujourd’hui, c’est comme si le monde t’appartenait. Faut pas le laisser tomber dans l’oubli, chérie !

– Non, Squad, pas de pétard. Tu ne cesses de rabâcher que c’est merveilleux que je sois enceinte. T’as peut-être raison – moi, je demande à voir –, mais si c’est pour mettre sur terre un gamin qui part avec un handicap, le merveilleux va vite tourner au cauchemar !

– Tout de suite, comment t’exagères... deux trois taffes et on arrête. T’as idée de toute la merde que t’avales, sur ton vélo ?

Élise est à moitié allongée sur le canapé et s’y enfonce un peu plus à chaque gorgée de champagne – juste un verre ! Elle se tourne vers Marc, assis dans l’un des deux fauteuils – l’autre est occupé par Squad :

– Et puis pourquoi tu lui as dit, toi ?

– On a dit trois mois et après c’est bon : ça fait trois mois. On arrose ça aussi.

– Ça aussi, ça aussi... et qu’est-ce qu’on arrose d’autre ?

– Ton boulot et les deux miens !

– Les deux ?

– Oui. Je vais concevoir et dessiner la pochette du grand Squad 9 ici présent...

– ... qui comme chacun sait est pété de thunes, grince Élise.

– ... Et...

– Élise, t’es pas cool de dire ça. Je lui rendrai au centuple ! Ma parole !

Marc reprend un peu plus fort :

– ... Et un boulot payé, pour satisfaire la jeune femme vénale ici présente : réaliser la plaquette du prochain spectacle de Bernard Salmon.

– Bernard a du fric, maintenant ?

– Apparemment, la DRAC a décidé de le soutenir. Il a touché une subvention qui est loin d’être négligeable, notamment en faisant valoir qu’il possédait son propre lieu de diffusion.

- Ah oui ? Lequel ?
- Ben... L'UV, comme il dit. L'Usine Vinaigrier !
- C'est pas une possession, c'est un squat...

Squad intervient :

– Justement, un squat d'artistes, ça déchire, ma vieille. Théâtre, musique, peinture... les bourges, ils adorent ça. T'as qu'à voir à Paris. Tous les vieux squats sont devenus les lieux les plus branchés de la capitale. Comme les Frigos, tu vois... Y en a un, dans le dix-huit, rue Léon, qui fait fureur. Garage Mu ça s'appelle. Les mecs, ils mixent comme des malades. Ma mère ! Toute la rue en profite et les flics ils disent que dalle. Et crois-moi, y a pas que du teush qui tourne là-dedans. C'est bien qu'il y a de la grosse légume qui chapeaute l'histoire. En termes de culture, l'avenir appartient à ceux qui passent pour être opprimés. Moi, Noir et squatter, j'ai mes chances... Toi, Blanche et casée, ça va être plus dur, à moins que t'aies de la famille.

– Ma famille, elle habitait ici et travaillait en face... En dehors de cet appartement et de beaucoup d'amour, je n'ai hérité de rien...

Squad renifle.

– Se faire tout seul, si t'es pas homo ou issu d'une téci, c'est nib.

– Note que comme je ne suis pas une artiste, ce n'est pas bien grave, dit Élise.

Squad, qui a manifestement oublié les réserves émises par Élise un peu plus tôt, allume son pétard et tire dessus. La jeune femme se tourne vers Marc. Constatant qu'il ignore superbement l'événement, comme il sait si bien le faire dès lors qu'une situation risque de déboucher sur un conflit, elle laisse tomber. Squad, après avoir aspiré goulûment la moitié du joint, le passe à Marc. Puis il se tourne vers Élise et demande :

– À propos, ce taf, c'est quoi exactement ?